Jef Van Staeyen
Lille, 3 janvier 2009

PROSPECTIVE NORD-PAS-DE-CALAIS 2040
exercice du 5 décembre 2008:
"En 2040, je regarde par la fenêtre. Qu'est-ce que je vois?"

préambules:

- L'avenir est très ouvert. C'est pourquoi je suis plusieurs scénarios.
- En 2040, j'aurai (aurais?) 87 ans. Mes enfants auront mon âge actuel.

SCENARIO 1: La mondialisation a du bon.

Je ne regarde pas par la fenêtre, mais par l'ouverture de la "Yourte". Jamais je n'aurais pensé passer mes vieux jours en campant sur les hauts plateaux de Mongolie. Ça fera bientôt une semaine que nous sommes arrivés ici: quelques milliers d'habitants de Lille et de ses environs. Le voyage a été long, trop long, et il a été fatigant. Plusieurs milliers de kilomètres, des journées entières dans les trains, de Cologne jusqu'à Oilan-Bator. Je ne savais même pas que cette ville existe. Mais nous sommes arrivés. Et nous sommes bien reçus! Comme de vieux amis enfin retrouvés.
Je n'ai plus de nouvelles de mes enfants, ni de leurs enfants, ou de mes amis. Où sont-ils partis? J'ai perdu leur trace. J'ai perdu ma mémoire. Ai-je perdu mon nom, comme j'ai perdu mes codes et mes papiers? Toutes les informations, tous les noms, les adresses, les photos que j'avais conservées ont disparu pour toujours. Virtuelles, elles se sont effacées. Le réseau n'a pas résisté. Tout est allé très vite. Plus d'électricité, plus d'eau, plus d'informations, plus de transports, ni de marchandises. Ni de soins médicaux, pourtant plus nécessaires que jamais. Seule la solidarité semble avoir résisté. (Ou être revenue?) Mais nous avons survécu. Et sommes bien accueillis.
Comme nous ici, en Mongolie, on dit que d'autres réfugiés ont été bien accueillis, qui au Labrador, qui en Bolivie, qui en Angola, qui en Somalie. Oui, même en Somalie. Comme souvent dans l'histoire de l'humanité, les seigneurs de la guerre, les assassins, les pirates et les pilleurs ont fini par devenir respectables: les nouveaux rois. Un semblant de démocratie s'est construit, et un début de richesse, de développement, de bien-être matériel. En Somalie, on vit plutôt bien. Et on y est généreux.
Nous aussi, ici sur les plateaux de Mongolie, on est bien accueillis. L'attitude des gens d'ici tranche avec la nôtre, il y a à peine 30 ans, quand des migrants sans papiers (et sans le sou!) se tuaient sur nos barbelés électrisés, ou sous les trains du tunnel de la Manche. Nous, nous fermions nos frontières. Nous avions peur. Mais de quoi, au fait?
Bien accueillis. Après ce qui nous est arrivé, au début du mois, un élan de solidarité sans précédent s'est manifesté de par le monde, de la Nouvelle Guinée jusqu'au Nunavut. Partout! Et nous en avions bien besoin. Trois heures pour quitter la ville. Tout abandonner. Comme ont dû le faire quelques millions de personnes avec nous, en France, en Belgique et en Angleterre. Voire aux Pays-Bas. La catastrophe de Gravelines.

SCENARIO 2: La dette des vieux.

Je n'arrive pas à ouvrir cette putain de fenêtre. Est-ce la haute qualité environnementale? La maîtrise du bruit et des courants d'air? Ou la peur que je me jette sur ces pavés? Pourtant j'aimerais entendre ce qu'ils crient, ces jeunes. J'arrive à peine à lire leurs banderoles ou leurs panneaux.
Ils doivent être des milliers là, dans la rue. A crier devant l'hospice. Les jeunes dans la rue; et nous, les vieux – comme moi –, curieux ou anxieux dans nos cages protégées.

Ça devait arriver. Et pourtant, ça a pris du temps.
Je me souviens: 2020 [j'avais 67 ans, bientôt la retraite!]. Un nouveau rapport du Club de Rome: la dette écologique. Les scientifiques s'étaient mis à chiffrer le coût pour les générations futures des dégradations environnementales passées. Qu'est-ce que le coût du CO_2? La valeur de la biodiversité? D'un paysage, d'un rivage, d'une montagne, de la mer? Comment chiffrer la stérilisation de territoires entiers, utilisés comme décharges? Ou la surveillance et l'entretien, pendant des siècles et des millénaires (ou des siècles *de* millénaires) des décharges nucléaires? L'électricité que nous avions consommée depuis fort longtemps allait coûter cher aux milliers de générations à venir. Et pas un sou pour les financer. Face à tous ces chiffres, le traditionnel débat au sujet de la dette financière (les fameux "critères de Maastricht", qui s'en souvient? les 3% du P.I.B.) avait pris un coup de vieux. A quoi bon de compter en milliards d'euros, où en pourcentages de P.I.B. (75%?), quand la véritable dette écologique et sociétale se chiffre en (en quoi au fait?).
Certes, avait-on argué (avions-nous argué), il y a aussi un crédit. Les générations à venir ne partiront pas de rien: un legs séculaire d'art et de culture, de sciences et de technologies, de savoir-vivre et de savoir-faire, de constructions et d'aménagements du territoire. Mais même cet héritage n'a pas pesé. Le crédit n'était pas à la hauteur du débet.
Après de longs et vifs débats politiques, et de combats aussi, une des premières lois européennes (en 2025?) avait tranché. Elle avait conclu à la responsabilité collective générationnelle. Chaque citoyen (chaque électeur) devenait individuellement et solidairement responsable – redevable! – des choix collectifs, des choix de sa génération. Une nouveauté juridique, mais un principe politique plus ancien.
Douze années de procédures juridiques acharnées ont suivi. Puis les expropriations. Ou plutôt: les saisies. Je ne peux pas dire que notre génération a tout perdu, qu'on nous a tout pris. J'ai toujours cette chambre dans l'hospice. [Nous sommes quelques milliers ici.] Et j'ai pu garder quelques livres, et mon ordinateur: une fenêtre sur le monde. On me nourrit, me soigne, me blanchit. Je peux sortir, dans la rue, dans le parc, dans la ville. Mais je n'ai plus de liberté. Ni l'argent pour profiter de ma longévité. Trois semaines de procédures pour aller voir mes amis à Lens. Une année déjà que j'essaie d'obtenir le droit de me rendre à Berlin. Une visite – une seule – à la mer cet été. Et aucune dans les Ardennes. Ma voisine est familière de cette vie, ça lui rappelle son RMI. Mais moi, j'ai du mal à m'y faire. Et on voudrait me priver du peu qui me reste! J'entends leurs cris maintenant: "Remboursez!" Mais qu'est-ce qu'ils veulent encore, ces jeunes dans la rue?

SCENARIO 3: Vivent les livres!

La sonnerie du tram m'a réveillé. Il amène des livres. Quelques milliers de livres. [Il y a dix ans, les tramways ont recommencé à livrer des marchandises. Fini les camions dans la ville. On vit les fenêtres ouvertes.] C'est déjà le troisième tram chargé de livres que je vois depuis ce weekend ["weekend", une expression quelque peu démodée depuis la généralisation du travail du dimanche]. Combien suivront?
Faut dire que les livres, que l'on pensait démodés, ont entamé une seconde jeunesse.
Je me souviens du succès du livre digital (les "e-books"), il y a à peine 30 ans, et de la lutte contre le gaspillage de papier (de papier imprimé, surtout: car le développement de l'informatique s'était accompagné d'un doublement de la consommation de papier! plus de 200 kg par personne et par an, contre une centaine aux années 70).
Depuis, les technologies et les analyses environnementales ont beaucoup évolué: produire du papier demande toujours beaucoup de bois, mais la consommation d'énergie et la pollution d'eau ont été maîtrisées.
Pour capter le CO_2 présent dans l'atmosphère, beaucoup de nouveaux bois ont été plantés, de toutes les formes et tailles possibles, en ville comme à la campagne (préservant tout de même les forêts, les fagnes et les marais, pour leur biodiversité).
Le bois ainsi produit est utilisé pour le chauffage (créant un circuit fermé pour le CO_2, car les rejets équivalent aux captages, à condition de maîtriser les poussières fines!), pour la construction et l'aménagement (les maisons, les meubles et les objets), et pour produire du papier! Du papier pour stocker le CO_2. Qui l'eut cru?
Quelques artistes et philosophes, nostalgiques ou avant-gardistes, rebelles ou simples citoyens, ont alors proposé d'imprimer tout ce papier. Et pas n'importe comment, avec n'importe quoi, mais pour valoriser aussi bien quelques millénaires de patrimoine culturel que les créations les plus contemporaines.
Du coup, on s'est mis à construire des bibliothèques. Chaque maison a sa bibliothèque – quelques mètres cubes de bouquins, façade nord – de quoi contribuer aux conforts physique comme moral et intellectuel de leurs habitants. Et dans tous les quartiers s'élèvent de grandes, voire de très grandes bibliothèques (des TGB). D'énormes réservoirs de livres pour améliorer le climat, tant physique qu'intellectuel! Tout le monde s'y sert comme il veut. Il y en a pour tous, et il y en a plus qu'il n'en faut. Le livre est devenu un bien public, comme l'air et le soleil (encore que la nature publique de l'air fût fort menacée, il y a à peine trente ans). On peut cueillir des livres comme on cueille des fleurs dans les champs. Tant qu'on n'épuise pas la flore.
On parle même de reprendre le vieux projet du *Mundaneum*, de Paul Otlet et Henri La Fontaine. Ce ne sont plus douze millions, mais des centaines de millions de fiches qui y seront classées. Je serai curieux de savoir si ces *Mundaneum* (car ils seront plusieurs) vont supplanter les énormes magasins de données informatiques, comme certains l'imaginent, trop dépensiers d'énergie et surtout trop fragiles.
De toute façon, l'objectif sociétal actuel est celui de la déconcentration, et de l'autonomie des systèmes – autonomie, pas autarcie. Quelques catastrophes récentes ont démontré la vulnérabilité des systèmes mis en place au début de ce siècle (voire au 20ème, comme celui de l'énergie, littéralement concentré dans d'énormes *centrales* nucléaires – les bien nommées. Aujourd'hui, la production d'énergie est déconcentrée!). Pourquoi une panne ou un défaut local sur un système devait-il s'étendre sur l'ensemble des systèmes, voire sur tout un continent? Pourquoi confier les plans de secours à des réseaux informatiques incertains? Il y a 10 ans, à Lille, un petit court-circuit avait tout désorganisé. La préfecture (comme on disait alors) n'avait même plus accès à ces plans d'urgence! Fort heureusement, un ancien fonctionnaire avait su retrouver un vieil exemplaire papier, tiré à l'ammoniaque et annoté au crayon. Pas vraiment *"up to date"*, mais plus exploitable qu'un ordinateur qui se tait. **FIN**